

Deux Colloques : Panaït Istrati et Victor Serge, par Gérard Roche

CLT, Numéro 47, janvier 1992.

Nous réparons un oubli en rendant compte dans ce numéro du colloque Panaït Istrati et les révolutions qui s'est déroulé à Valence les 29 30 et 31 mars 1989 et dont les principales communications sont parues dans *Les Cahiers Panaït Istrati*, n°7, la revue des Amis de l'écrivain, animée avec courage et ténacité par Christian Golfetto. Ce même numéro publie une riche et passionnante correspondance de Victor Serge, Magdeleine Paz et Boris Souvarine avec Istrati demeurée jusqu'ici inédite.

Comme l'indique René Marchisio dans son introduction, le titre de Panaït Istrati et la politique aurait sans doute mieux reflété le contenu du colloque et la diversité des communications de conférenciers, d'âge et de formation très différents, venus des horizons de la poésie, de la littérature et de la psychanalyse. On peut en effet regretter, à la suite de René Marchisio, l'absence dans ce colloque d'historiens ou de spécialistes des idées politiques qui n'auraient pas manquer d'apporter une information et un éclairage ayant fait parfois défaut dans les débats qui ont suivi les diverses communications. Celles-ci n'ont par ailleurs pas manqué d'intérêt, en particulier, celle de Roger Dadoun analysant finement le sens du titre *Confession pour vaincus* donné par Istrati à son ouvrage écrit dans la douleur et la fièvre après son retour de l'URSS, où celle de Daniel Lerault : Panaït Istrati à travers la presse anarchiste.

Roger Dadoun insiste sur la dimension éthique de la démarche de l'écrivain qui le rapproche d'un Charles Péguy et d'un Armand Robin. Daniel Lerault pour sa part, montre, à travers des articles peu connus de Voline, Federica Montseny, Hem Day, la réaction du courant anarchiste à la rupture d'Istrati avec le stalinisme. Ce courant en tire, comme on pouvait s'y attendre, argument contre les principes du bolchevisme lui-même. Toutefois, contrairement à certains de leurs camarades d'idées et à la suite des compagnons de route des partis communistes les anarchistes ne firent pas chorus dans la campagne de calomnies, à l'instar des Barbusse et des Jourdain, contre Istrati qualifié de fasciste et d'agent de la police politique roumaine, la Siguranza. A une époque où l'on condamnait sans preuves et où l'on maniait l'anathème comme une arme mortelle, Hem Day tentait une analyse nuancée de l'évolution de l'écrivain qu'il voyait comme *"un pèlerin du cœur, (...) assoiffé de justice"*. Dans une conférence de mars 1935, il dénonçait les *"chacals"* qui se *"jetèrent sur l'agonisant"* en exploitant sa détresse morale et physique et concluait en affirmant qu'il *"est permis parfois de désespérer et d'être angoissé, c'est humain. Ce 'défaitisme révolutionnaire' ne conduit pas infailliblement à l'apostasie, comme a prétendu une certaine presse"*.

Thérèse Plantier, poète et militante trotskyste depuis son adolescence, a tenté de tracer un portrait comparatif d'Istrati et de Trotsky, en insistant sur le rôle de l'écriture inséparable de l'action révolutionnaire : les *"deux hommes possèdent les mêmes dons d'écrivain parce qu'ils possèdent le même cœur de révolutionnaire"*. Faite de descriptions et impressions subjectives beaucoup plus qu'analyse politique, la communication de Thérèse Plantier laisse sans réponse le problème des rapports politiques entre Istrati et Trotsky et l'Opposition de gauche comme l'a montré le débat qui a suivi. L'histoire de ces rapports reste en effet à écrire et il n'est d'ailleurs pas absolument sûr que l'on puisse répondre à toutes les interrogations comme celle par exemple de savoir si Trotsky avait une connaissance précise de l'œuvre littéraire d'Istrati. On sait, par contre, qu'il a lu Istrati pour la première fois à la fin du mois de janvier 1929, lors de son expulsion d'URSS, dans le train qui l'emmenait vers Constantinople. On sait également que, plus tard, il a été tenu informé des écrits politiques de l'écrivain, dont par ailleurs, la presse oppositionnelle a rendu compte à l'époque. Bien des documents sont aussi à retrouver et à publier pour retracer et éclairer ce que furent les rapports de profonde amitié entre Istrati et Rakovsky.

Intéressante également, la lecture croisée par Mireille Guillet d'Istrati et du poète anarchiste Armand Robin, globe-trotter infatigable, amoureux des langues, plus exactement des "*chairs de langues ouvertes aux vents de l'altérité*" et qui, quatre ans après Istrati, (1933), revient lui aussi meurtri par des "*jours indiciblement douloureux en Russie*"²

Sanda Glebesco (Révolution d'écriture et révolution politique chez Panaït Istrati) et Hélène Lenz (Un artiste plébéen : le combat perdu d'avance) analysent, pour leur part, l'œuvre littéraire d'Istrati et tentent de la situer politiquement.

Comme le souligne Hélène Lenz, Istrati ne peut être considéré comme un "*écrivain prolétarien*" dans le sens courant du terme, se définissant lui-même comme un écrivain plébéen. Etudiant les thèmes de l'œuvre istratienne, elle souligne la dimension morale qui la sous-tend. Elle fait d'Istrati un auteur pédagogique "*éducateur du peuple*" par sa conception d'un "*art responsable refusant le mensonge*". De manière plus contestable, elle rattache cette exigence d'un "*art responsable*" à une "*constante de la littérature communiste à travers toutes les époques*", en particulier, à "*la vision de la culture*" de Bogdanov formulée en 1928 sous le nom de "*commande sociale*".

C'est la communication d'Henri Stiehler (*L'Homme qui n'adhère à rien*) qui a, sans aucun doute, soulevé les débats les plus contradictoires et les plus passionnés. Henri Stielher s'est attaché à suivre la dernière période de la vie d'Istrati et sa collaboration à la revue d'orientation nationaliste, *La Croisade du Roumanisme*, animée par Stelesco qui regroupait de jeunes intellectuels de droite admirateurs de Mussolini. Son analyse s'appuie sur des textes peu connus, récemment traduits, comportant des affirmations qui révèlent la dérive politique d'Istrati : "*On doit remarquer que je ne désapprouve pas le fait que la nation italienne, pour se défendre du communisme, lui ait opposé le fascisme, exactement comme l'hitlérisme a cassé le cou à cette même hydre. J'ajouterai ceci : si chez nous les gouvernements permettaient que le communiste devienne un jour maître de la rue comme cela se passe en France, je me déclarerai prêt à soutenir toute action violente qui puisse étrangler la terreur rouge*" et il poursuit : "*Comment s'expliquer ce nouveau fait qu'il suffit d'attaquer un communiste pour voir tout aussitôt crier un Juif "intellectuel" ? (...) Eh bien ! J'appelle cette façon d'être Juif un crime, une politique d'assassinat du peuple roumain (...)* A ceux-là ce n'est pas *La Croisade* qu'il leur faut, mais la méthode mussolinienne, kémaliste, hitlérienne, c'est à dire l'anéantissement jusqu'au dernier"? Stielher défend la thèse qu'Istrati, à la fin de sa vie, "*était autant antidémocratique qu'anticommuniste, cependant il n'était ni fasciste ni antisémite*". Istrati, "*par méconnaissance des faits*" a vu dans les mouvements fascistes "*une réaction logique contre le stalinisme, et, en tant que moindre mal, leur accorde une fonction stratégique : provisoirement*".

Au cours de la discussion qui a suivi, Alexandre Talex qui a traduit les textes de *La Croisade* avec la collaboration de Christian Golfetto apporta des précisions : "*La croisade du Roumanisme était l'œuvre de très jeunes gens, dont le principal animateur, Stelesco, devait mourir assassiné par la Garde de Fer, le mouvement fasciste de Roumanie. La revue, du reste, aurait dû s'appeler La Barricade et c'est précisément la Garde de Fer qui fit interdire ce titre. La revue se nomme donc La Croisade du Roumanisme d'après la pièce de Blaga, La Croisade des Enfants. La présence d'Istrati permit selon lui, "d'élargir et d'approfondir la dimension politique" de la revue. Istrati ne partageait pas toutes les positions de Stelesco en particulier son adhésion au régime de Mussolini. Toute sa vie "a été une lutte pour la cause de la liberté et sa collaboration à La Croisade n'infirmait nullement ce combat*".

La polémique rebondit et trouve son épilogue dans le n°8 des Cahiers Panaït Istrati dans un dernier échange entre Sanda Glebesco et Henri Stiehler. Ce dernier affirme avoir fait son "*devoir de chercheur*" sans "*malhonnêteté intellectuelle*" en travaillant sur les articles originaux d'Istrati à la Bibliothèque Roumaine de Fribourg (Brisgau) en les confrontant avec les traductions de Căpătliia souvent pleines d'erreurs. Il réaffirme que *La croisade du Roumanisme* était un journal de droite à tendance antisémite envers laquelle Istrati avait en effet pris ses distances. Que son principal animateur Stelesco, jadis la main

droite de Codreanu, ait été assassiné par la Garde de fer, ne "prouve nullement son esprit républicain. Des divergences comparables se sont produites entre Röhm et Hitler qui le fit exécuter le 30 juin 1934".

La mise au point de Stiehler est suivie d'une véhémence réponse de Sanda Glebesco qui le traite de "dévot". Elle persiste "à affirmer que, lors de la discussion du colloque de Valence, M. Stiehler a apporté de l'eau au moulin de ceux qui, depuis 1934, continuent à moudre la même vénérable farine. A savoir que la condamnation du communisme par Panaït Istrati, qu'il exprimait avec sa collaboration à la Croisade du Roumanisme (organe de droite) équivaut à peu de chose près à une adhésion aux thèses fascistes". Au moment du colloque, Henri Stiehler "ignorait-il que le régime roumain était toujours en place, et que c'est ce régime qui (...) déclarait que l'action d'Istrati se plaçait aux côtés de celles des ennemis de la liberté des peuples ?".⁴

Il ne fait aucun doute que vers la fin de sa vie, Istrati, abandonné par ses amis, calomnié, malade et démoralisé, a manqué de clairvoyance politique et s'est laissé entraîner trop loin dans sa haine de la bureaucratie et du stalinisme. Cette dérive politique assez étonnante pour un écrivain qui avait côtoyé de près l'Opposition de gauche, ne fait pas cependant d'Istrati un fasciste. Ses amis, Marcel Martinet, et Victor Serge, le premier malade et retiré, le second alors déporté à Orenbourg, n'ont pu, malheureusement, dans leur éloignement, lui être d'un grand secours.

Le colloque : *Victor Serge : vie et œuvre d'un révolutionnaire*, qui s'est déroulé à Bruxelles les 21,22,23 mars 1991 à l'Institut de Sociologie de Bruxelles est un évènement, autant par l'étendue que par la diversité du champ étudié et voulu par les organisateurs. Le colloque répare aussi une injustice envers cet écrivain et ce révolutionnaire russo-belge de langue française dédaigné par l'historiographie.

Plus d'une vingtaine de communications qui viennent d'être rassemblées en volume ⁵, ont pendant trois jours abordé le parcours politique et l'œuvre littéraire de Serge dont on n'a pas encore suffisamment mesuré jusqu'ici la richesse et l'importance. L'exposé introductif de Pierre Broué : "*L'Opposition comme force d'idées : Victor Serge de la bande à Bonnot à Trotsky*", que nous reproduisons dans ce numéro des *Cahiers Léon Trotsky*, rend compte avec une grande justesse de la ligne conductrice de la pensée et de l'action politique de Serge, toute marquée par cette dialectique permanente de la négation que symbolise déjà son premier pseudonyme d'écrivain et de militant anarchiste : Le Rétif.

Disons d'emblée que les communications de ce colloque sont d'inégale valeur et ne présentent pas toutes le même intérêt. Parmi les travaux originaux et qui apportent beaucoup à la connaissance du passé anarchiste de Serge retenons ceux d'Yves Pagès ("*Les Premières armes de la critique : aux sources de l'individualisme anarchiste de Victor Serge, dit "Le Rétif"*"), et de Luc Nemeth ("*Victor Serge et les anarchistes*").

L'étude d'Yves Pagès, très documentée et fouillée, analyse les écrits de la période 1909-1912. Il nous montre un aspect méconnu de l'engagement libertaire de Serge: "*un extraordinaire appétit de lecture, une soif d'apprendre éclectique et permanente donnant naissance à un esprit de synthèse libre de tous préjugés universitaires ou dogmatiques*". Selon Yves Pagès, "*l'épopée intellectuelle du collaborateur de l'Anarchie*" est avant tout celle d'un "*autodidacte de la Belle Epoque*". Il nous entraîne dans la "*nébuleuse anarchiste des années 1890-1914*" et aux sources de la formation d'un courant politique qui fait de l'autodidacte, "*celui qui apprend par lui-même, sans maître*", "*un emblème à la fois politique et poétique*". Ce courant se nourrit d'œuvres aussi diverses que celles de Georges Darien, Jehan Rictus, Zo d'Axa, Han Ryner.

La communication, très stimulante, de Luc Nemeth aborde le passage de Serge de l'anarchisme au bolchévisme, plus complexe qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et l'histoire de ses liens avec les anarchistes jusqu'à sa mort. Il nous restitue l'activité intellectuelle et militante de Serge à son arrivée à Paris, à l'été 1909, et souligne l'importance que revêt pour lui l'écrit, l'une des "*armes*" "*qui portent le mieux*" selon une affirmation de Serge lui-même. Luc Nemeth nous montre comment celui-ci se détache peu à peu de

l'individualisme, terme, que Serge avoue, par ailleurs, dans une lettre à Mauricius, ne pas aimer : "Sa signification a été si souvent dénaturée, et il y a eu tant de nietzschéens baroques et de barrésistes par trop déracinés ! Puis le mot anarchiste est si bref, si concis, si juste !" ⁶ L'intérêt de cette communication réside surtout dans le récit des relations de Serge avec les membres de la bande à Bonnot et du procès, au terme duquel, il sera condamné à cinq ans d'emprisonnement, condamnation qu'il purgera jusqu'au bout. Luc Nemeth, en chercheur scrupuleux et de manière alerte, nous livre le résultat d'une passionnante enquête dans les archives officielles. Dans la dernière partie de son intervention, il retrace les liens épisodiques avec les anarchistes, Serge n'hésitant pas à intervenir à plusieurs reprises auprès du pouvoir bolchevique en faveur d'anarchistes emprisonnés. Il ne cherchera jamais à dissimuler son passé anarchiste, même dans la pire période, celle où, en octobre 1932, il formule une demande de passeport pour lui et sa famille afin d'échapper à l'étreinte de la bureaucratie qui l'étouffe. On peut lire à ce propos dans *les Cahiers Panait Istrati* la correspondance de Serge où il relate les provocations, les mille tracasseries et le bâillon qu'on lui impose en lui interdisant toute publication. ⁷ On peut cependant discuter certaines affirmations ou formulations un peu rapides ou inexacts dans l'exposé de Luc Nemeth, comme par exemple son explication de la rupture entre Serge et Trotsky qu'il attribue au refus de ce dernier de se "*solidariser clairement avec les anarchistes*" pendant la révolution espagnole.

Pelai Pagès répare cette erreur dans son étude sur Victor Serge et l'Espagne où la question de la rupture entre Serge et Trotsky est analysée de manière plus rigoureuse, l'auteur ne cachant pas sa sympathie pour les positions de Serge. Il ne fait guère de doute que la rupture se fait sur une analyse différente du processus de la révolution espagnole et sur la collaboration de Serge avec le POUM et son organe *La Batalla*, dont il partage le programme politique, sinon dans sa totalité, du moins dans ses grandes lignes. Gorkin va jusqu'à offrir à Serge un poste de correspondant à *La Batalla* et dans les autres publications de son organisation. Serge donna son "accord total à cette collaboration" ajoutant qu'il se considérait "dès à présent membre du POUM". ⁸ Serge offrait ainsi sa plume à son vieil ami Andrés Nin et pas à Trotsky. Nul doute que le vieux révolutionnaire, brûlant du désir d'intervenir dans la Révolution espagnole, à dû ressentir très douloureusement et avec une certaine amertume ce choix qu'il a pu interpréter comme une trahison politique autant que personnelle. Pelai Pagès restitue l'activité inlassable de Serge contre la répression stalinienne à l'encontre des militants révolutionnaires en Espagne qui s'intensifie avec les procès de Moscou.

Les relations avec Trotsky ont été abordé dans d'autres communications : Guy Desolre ("*Victor Serge et Trotsky de 1936 à 1940*") de même que son activité politique et d'historien: Phil Spencer ("*Victor Serge et le léninisme libertaire*"), Suzi Weissman ("*L'analyse de l'URSS sous Staline de Victor Serge*"). Nicole Racine, pour sa part, a fait un récit détaillé de la campagne en faveur de la libération de Victor Serge en s'appuyant sur une riche correspondance. ⁹

Mais l'apport majeur, et en même temps nouveau, de ce colloque, du moins pour les lecteurs français, ce sont les approches de l'œuvre littéraire de Serge. Jean-Pierre Morel a abordé le destin de la révolution russe à travers *Ville Conquête* tandis qu'Alain Cuénot analysait la contribution critique de la littérature soviétique des années vingt dans la revue *Clarté*. Pour sa part, la communication de Richard Greeman, que nous avons accueillie dans ce numéro des *Cahiers Léon Trotsky*, étudie la conception du roman chez Serge. Comme le montre Richard Greeman, l'esthétique du roman chez Serge a subi l'influence non seulement de Dos Passos mais aussi de Boris Pilniak.

C'est ce que confirme la très intéressante intervention de Paul Aron qui s'appuie sur une riche et inédite correspondance entre Serge et Charles Plisnier. Serge écrit une longue lettre-programme où il expose la conception esthétique de ses romans dans lesquels il s'efforce de "*faire vivre une révolution*". A la suite de Dos Passos, il faudrait également ajouter le nom de Malraux, qui "*fait entrer dans le roman une insurrection de Shanghai*". Ian Birchall a complété l'étude de Richard Greeman en présentant les positions de Serge dans le débat sur la culture prolétarienne à la fin des années vingt en les comparant avec celles de Martinet et de Poulaille.

Il est incontestable que ces deux colloques ont fait avancer la connaissance de l'œuvre des deux écrivains en même temps que la reconnaissance de leur rôle effectif dans le débat des idées et de la lutte révolutionnaire au cours des années vingt et trente. Il est cependant un peu paradoxal de noter l'absence, dans chacun de ces colloques, d'une étude de la rencontre entre Istrati et Serge et de l'histoire de leurs relations en même temps que leur attitude respective, très différente, devant la dégénérescence de cette révolution à laquelle ils avaient adhéré tous deux avec enthousiasme.

Notes :

1. *"Panaït Istrati et les révolutions"*, Cahiers Panaït Istrati, n° 7, mars 1990.
2. Mireille Guillet, *"L'indicible rougeur du temps : De Panaït Istrati à Armand Robin"*, *ibid.*, pp.87-92.
3. Panaït Istrati, *"Qui propage l'antisémitisme ?"*, *La Croisade du Roumanisme*, n°15, 14 mars 1935, cité par Henri Stiehler in *"L'Homme qui n'adhère à rien"*, *ibid.*, p.66.
4. Henri Stiehler, *"Postface à un épilogue"* et Sandra Glebesco, *"Réponse brève à une postface"*, Cahiers Panaït Istrati, n°8, mars 1990.
5. Acte du Colloque Victor Serge", *Socialisme*, numéros 226-227, juillet-octobre 1991.
6. Cité par Luc Nemeth, *ibid.*, p. 284.
7. *Cahiers Panaït Istrati*, n°7, pp.98-134.
8. Pelai Pages I Blanch, *"Victor Serge et l'Espagne. (1936-1939)"*, *op.cit.*, p.358.
9. Nicole Racine, *"Correspondances autour de l'affaire Victor Serge (1931-1936)"*, *op. cit.*, pp.328-337.